

# L'anéantissement de la ville d'Osnabruck

Un exploit de la "Royal Air Force"

(Par Maurice Desjardins, correspondant de guerre des journaux de langue française). Tous droits réservés par la presse canadienne.

Osnabruck, Allemagne, 4 (C.P.) (retardée) — Trois "visites d'affaires" de la *Royal Air Force* ont suffi pour anéantir cette ville bourgeoise de 106,000 âmes située dans la province de Hanovre.

Parti de Hollande, j'ai traversé en *jeep* toute la province agricole de Westphalie pour m'arrêter en plein centre des ruines d'Osnabruck.

De la ferraille rouillée et des rails tordus se dressant vers le ciel: voilà tout ce qu'il reste de la gare. Le reste de la ville fait penser à la destruction totale que l'on voit à Caen, en Normandie.

Essen, Dusseldorf, Cologne, Duisbourg, dans le bassin industriel de la Rhur, sont également rasées, aplaties. On a vu une de ces villes et on les a toutes vues. Des pans de mur et des tas de gravats devant chaque bâtiment éventré.

70,000 des citoyens d'Osnabruck vivent dans les caves, comme des taupes. Sur ce qu'il reste des maisons, les occupants ont affiché leur nom et leur âge, sur les ordres du commandant de la place, comme l'exigeaient en France ces messieurs de la Kommandantur.

Des enfants se promènent dans les rues. De beaux enfants blonds resplendissants de santé. Les plus jeunes sourient aux militaires qui passent; les autres détournent la tête et font preuve de la plus belle indifférence. Je demande leurs noms à trois gamins: Ils répondent Helmut, Gunther et Wolfgang. Puis ils tournent sur les talons et continuent lentement leur chemin.

On sent, en voyant ces centaines de visages impassibles, tristes, je dirais même ces physionomies totalement dénuées d'expression, que l'Allemagne se sent vaincue mais non conquise.

J'ai fouillé ces yeux énigmatiques. J'ai cru, parfois, y voir de la défiance, parfois du mépris.

On éprouve une sensation étrange à se promener parmi ces gens hostiles. En Sicile, en Italie, en France, en Belgique, en Hollande, les civils vous entourent, vous criblent de questions, vous sourient et vous embrassent. Ici, vous passez dans les rues et les passants font mine de ne pas vous voir. Vous avez l'impression d'être transparent.

A l'ouest d'Osnabruck, filant vers Rheine, nous croisons une caravane d'environ trente camions britanniques, bondés de prisonniers allemands debout et entassés comme des sardines.

A la porte des maisons qui bordent la route, des fraus et des frau-  
lein agitent des mouchoirs.

Les soldats anglais que j'ai vus dans Osnabruck ne fraternisent pas avec les civils. Il y a des ordres à ce sujet, mais il n'y en aurait pas que la situation ne serait pas changée.

Certaines jeunes Allemandes hâsardent un sourire ou une oeilade à l'adresse d'un de leurs conquérants. Mais elles comprennent vite, en voyant le regard dur et intransigent du militaire, qu'il n'y a rien à faire.

Les routes qui mènent en Allemagne sont remplies d'étrangers français, polonais, russes, hollandais, belges et même italiens, libérés de leur travail d'esclave et regagnant leurs foyers.

Ils sont à pied, en bicyclettes, ils poussent des charettes boiteuses. Ils sont mal chaussés et la route est longue, mais ils ont un joyeux sourire.

Près de Riesenbecke, un soldat anglais, qui voyait passer un groupe de Hollandais déguenillés mais heureux, m'a dit: "Ça fait du bien au coeur de se dire que l'on est pour quelque chose dans la libération de ces hommes. On se dit que c'est un peu grâce à nous qu'ils peuvent rentrer chez eux après des années d'exil, et ça nous récompense un peu du sacrifice que nous faisons nous-mêmes."